L'ENTOMOLOGISTE

(Directeur : Renaud PAULIAN)

Rédacteur en Chef : Pierre BOURGIN

Tome XIII N° 1 1957

A propos de Necrophorus germanicus L.

par P. MORIN

A une récente séance du Groupe des Coléoptéristes notre collègue M. PÉCOUD, nous entretint avec son brio habituel du genre *Necrophorus*. Il intéressa l'auditoire par la présentation de séries impeccables, par un rappel amusant de ses chasses : transport de cadavres de rats au grand dommage de l'odorat des voyageurs. Il nous parla notamment de *N. germanicus* L., (massue noire, épipleures rouges) et donna la façon simple de le distinguer de *N. humator* Goez. (massue rouge, épipleures noirs).

N. germanicus est une bête de la région Nord et il ajoutait qu'il fut rarement pris au sud de Paris. Ses captures proviennent de la forêt de St-Gobain près de Chauny (Aisne).

En relisant la *Revue française d'Entomologie*, T. V, fasc. III (1938), je trouve, p. 131, la note suivante du D[r] H. NORMAND :

« Dans son ouvrage « Les Grands Nécrophages du Globe », page 251, PORTEVIN indique cette espèce comme rare dans l'Ouest et le Centre de la France, cependant dans la Vienne, près de Châtellerault où je chassais autrefois pendant les vacances, elle était très commune en septembre, voire même la plus commune des espèces du genre. Mais il fallait la chercher en pleine nuit ; elle arrivait à l'appât entre 21 et 24 h, s'attardait à ronger le cadavre, mais ne l'enterrait pas et disparaissait ensuite sous terre à 40 ou 50 cm de profondeur. Ces mœurs spéciales permettaient de capturer en abondance ce Nécrophore : il suffisait de remplir un seau de terre (il est nécessaire que le récipient soit assez profond : un pot à fleur, par exemple, ne saurait convenir ; les insectes en ressortent et s'enfoncent dans la terre sous-jacente, et de placer un cadavre de rat à la surface. Le lendemain en retournant la terre, on trouvait une douzaine de ces insectes, appliqués contre le fond du récipient.

On peut d'ailleurs se demander si, ayant pondu pendant leur festin nocturne, ils ne comptaient pas sur les Nécrophores diurnes pour mettre à l'abri leur progéniture ou s'ils attendaient que le cadavre fût enterré pour en profiter et y déposer leurs œufs ».

Cette activité nocturne des Nécrophores a déjà été indiquée par CANTOUNET et LECORDIER (*L'Entomologiste,* Tome III, p. 134). Ils signalent le *germanicus* de la forêt d'Andaine, mais ne l'ont pas capturé dans leurs pièges.

ROEHRICH (*L'Entomologiste,* Tome V, p. 44) ne l'a pas pris dans ses pièges à Vire (Calvados).

STE CLAIRE DEVILLE l'indique de toute la France sauf la Provence.

COMON : Cat. des Coléop. de l'Yonne p. 44 note : « Assez rare, trouvé à Collan ».

Cité de Fontainebleau, par GRUARDET, p. 136 : Supplément au Cat. Coléop. de Fontainebleau.

VITTURAT et FAUCONNET, Coléop. de S.-et-Loire : R. Assez répandu dans le Mâconnais, fort rare dans les autres parties de S.-et-Loire, Ain, Allier, Côte-d'Or, Rhône.

La rareté de cet insecte tient peut-être à ses activités nocturnes et au fait qu'il s'enterre profondément. Les pièges utilisés par les différents chasseurs n'étaient peut-être pas assez profonds pour en permettre la capture. Il serait très intéressant d'en reprendre la chasse en utilisant la méthode du Dr NORMAND. On pourrait ainsi constater si cet insecte est vraiment très rare dans le Centre, l'Ouest et le Sud ou, si du fait de ses habitudes, il a pu échapper aux recherches des chasseurs.

C'est un problème dont j'espère bientôt trouver la solution pour la Nièvre.

Vœux pour la mise en ordre de la nomenclature intraspécifique

par E. RIVALIER

Les ennuis causés au naturaliste par l'insuffisance des règles de la nomenclature sont probablement destinés à se perpétuer longtemps, mais il n'est peut-être pas inutile d'en formuler quelques-uns dans l'espoir que ces doléances puissent à la longue porter leurs fruits.

Ce n'est pas une question grammaticale que j'ai en vue. L'opportunité de la minuscule des noms propres affectés aux espèces a fait couler assez d'encre, parfois spirituellement d'ailleurs — j'accepterai, sans en être autrement incommodé, d'écrire *dejeani* ou *fabricii*, sans bien comprendre pourtant l'importance majeure que cela peut avoir — je me résoudrai aussi, comme toute le monde, à accepter des noms génériques ou spécifiques ridicules parce qu'ils sont prioritaires.

Ce qui me chagrine bien davantage est l'anarchie qui règne dans la nomenclature intraspécifique. Il suffit de consulter un catalogue quelque peu complet pour trouver, à la suite du nom de quelque grande espèce multiforme, un amas chaotique de dénominations où s'entrelacent sous-espèces ou prétendues telles, races, sous-races, « aberrations » et variétés diverses. L'auteur du catalogue n'a d'ailleurs bien souvent, qu'une responsabilité partielle dans ce désordre car, dans le désir d'être complet il entasse tout ce que diverses publications lui ont fourni, bon ou mauvais, précis ou confus. Le résultat constant est que nul n'y peut rien comprendre, ni rapporter avec certitude l'insecte qu'il a en main à telle ou telle subdivision de l'espèce.

Or la cause de ce désordre est cependant simple. Ce n'est pas, comme on pourrait le penser, l'entassement abusif de vocables désignant les plus minimes variations d'aspect ainsi qu'il survient lorsqu'un entomologiste, en mal de multiplication d'étiquettes, s'attaque à une espèce affligée de taches ou points variables. On comprend ce qu'il veut dire et nul n'est obligé de le suivre. Le mal est quand on ne comprend pas ce qu'un terme veut dire, s'il désigne une variation ubiquitaire, une variation localisée ou bien s'il englobe toute la population d'une région donnée.

N'oublions pas que la grande majorité des noms distribués chaque jour et la totalité de ceux donnés par les anciens auteurs ont une signi-

fication morphologique pure. Chacun désigne une *forme* donnée de l'espèce et rien d'autre, et il est automatiquement applicable à tout insecte répondant à sa définition, qu'il provienne de Salzbourg ou de la forêt d'Iraty.

Tenons compte par ailleurs de la tendance — fort heureuse — de la plupart des naturalistes actuels qui, renonçant à un catalogue énumératif de formes, cherchent dans l'étude d'une grande espèce variable des notions plus subtiles. Ils pensent en biogéographes et cherchent à individualiser des populations douées de tendances évolutives diverses. Les formes les intéressent dans la mesure où leur prédominance dans telle ou telle contrée peut servir à définir une *race*.

Et voici où commence le désordre. A une race bien caractérisée le biogéographe aura le désir légitime de donner un nom. S'estimant lié par la loi de priorité, il ira chercher le nom le plus ancien donné à une *forme quelconque* dont le type provient de la contrée envisagée. La confusion est créée sans remède puisque le même vocable aura pris deux sens incompatibles. Pour le morphologiste il désignera toujours un insecte ayant des caractères déterminés quelle que soit sa provenance et nul ne saurait contester l'exactitude de cette manière de voir qui était celle de l'auteur du nom. Pour le biogéographe, le nom désignera une population variable, s'appliquant aussi bien aux échantillons conformes à la définition qu'à ceux qui s'en éloignent le plus et, fait plus grave, il deviendra interdit d'appliquer le nom, détourné de son sens premier, à tout insecte étranger au pays, quand bien même il ressemblerait trait pour trait au type de l'auteur. En toute logique c'est le biogéographe qui a tort, mais il a été conduit à l'erreur par sa soumission à des règles surannées. A science nouvelle il faut langage nouveau et la biogéographie est assez ancienne pour qu'on s'étonne qu'elle n'ait pas encore droit à un langage reconnu.

Or, il importe absolument de désigner *races* et *formes* par des dénominations distinctes puisqu'il s'agit de deux modes distincts de subdivision de l'espèce, l'un et l'autre nécessaires, mais répondant à deux manières de voir bien définies, l'une géographique, l'autre morphologique. Une *forme* est étroitement définie par un *type* minutieusement décrit, dessinable, photographiable et toujours facile à reconnaître. Une *race* au contraire est établie non plus sur un type, mais sur une *moyenne* des individus appartenant à une contrée donnée, les uns répondant à une certaine forme qui sera considérée comme typique de la race, les autres s'en éloignant plus ou moins, et pouvant même être tout à fait semblables à certains échantillons d'une autre race de la même espèce.

Notons qu'une fois en possession de termes ressortissant à ces deux disciplines, le systématicien n'a besoin de rien d'autre. Toute dénomination peut être rangée sous l'une des deux rubriques *racies* et *forma*. La sous-espèce, *subspecies* ne désigne rien d'autre qu'une grande race géographique hautement caractérisée ; et l'aberration, *aberratio* ne désigne rien d'autre qu'une forme aberrante, exceptionnelle ; ce terme ne vaut même pas d'être maintenu.

Quant aux raisons biologiques qui conditionnent l'apparition de formes particulières, et la prédominance de certaines formes en certaines régions, susceptible de faire envisager une race, il est bien évident que le nomenclateur n'a pas à s'en préoccuper, le problème n'étant résolu que pour un nombre infime de cas. Somations résultant d'un trouble de la nymphose, d'un accommodat lié à l'altitude, au climat, etc..., variations saisonnières, mutations génétiques, métissages entre individus de races distinctes venues au contact, voire hybridations entre espèces voisines, valent certes quand ils sont connus ou supposés des commentaires du plus haut intérêt, mais ne sauraient avoir aucune incidence sur la nomenclature à qui suffisent *racies* et *forma*.

Il semblerait donc bien facile de définir et nommer avec clarté toutes les subdivisions importantes et minimes de l'espèce la plus complexe si l'on prenait soin d'établir deux listes parallèles, l'une géographique des races (avec sous-races possibles bien entendu), l'autre morphologique des formes, à la condition expresse de n'employer aucun nom de forme pour désigner une race — mais c'est ici malheureusement que tout est embrouillé par une mauvaise interprétation de la loi de priorité qui ne devrait pas jouer quand on ne parle pas de la même chose. Un entomologiste ne devrait être nullement gêné pour donner un nom nouveau à une population qu'il estime représenter une race, sous prétexte qu'une ou plusieurs formes se rencontrant dans cette race ont été antérieurement décrites et nommées, mais pour vaincre sa timidité devant la crainte d'enfreindre la règle, une codification précise serait bien nécessaire.

Que soient officiellement reconnus les vocables racies et forma,

Que l'on n'emploie un nom antérieur qu'après avoir vérifié si, dans l'esprit de son auteur, il était racies ou forma,

Que l'on ne propose un nom nouveau qu'en précisant s'il est racies ou forma,

Que la loi de priorité continue à jouer, mais indépendamment pour racies d'une part, et pour forma de l'autre comme elle joue indépendamment pour species et pour genus,

Et toute la nomenclature intraspécifique, si longue soit-elle, deviendra aussitôt aisément intelligible. C'est le vœu que je formule.

Quelques types de Pyrales d'A. Caradja au Muséum national, Paris

par P. VIETTE

Dans un travail intitulé « Ueber Chinas Pyraliden, Tortriciden, Tineiden nebst kurze Betrachtungen, zu denen das Studium dieses Fauna Veranlassung gibt » publié en 1925 dans *Acad. româna, Mem. sect. stiint.*, (3) 3, p. 257-383, 2 pl., A. CARADJA a décrit un certain nombre de Pyrales de Chine, provenant principalement des récoltes de H. Höne.

Dans la collection J. et L. de Joannis, j'ai retrouvé un petit nombre de ces espèces étiquetées de la main d'A. CARADJA et portant toutes le mot TYPE. Aucune indication de type n'étant donnée dans la description originale, qui comporte parfois la citation de plusieurs localités, je désigne ces exemplaires comme LECTOTYPE. Ils se trouvent dans les collections du Muséum national, Paris.

Voici la liste de ces quelques espèces :

— *Macalla kwangtungialis* Car. (p. 310). — LECTOTYPE : 1 ♂, Lienping V 1922.

— *Tegulifera sinensis* Car. (p. 319). — LECTOTYPE : 1 ♂, Lienping V 1922.

— *Tegulifera kwangtungialis* Car. (p. 320). — LECTOTYPE : 1 ♂, Lienping VII 1922 (genitalia ♂, prép. P. Viette n° 3318).

— *Herculia biarealis* Car. (p. 323). — LECTOTYPE : 1 ♂, Lienping VII 1922.

— *Ambia amoyalis* Car. (p. 330). — LECTOTYPE : 1 ♂, Lienping III 1922.

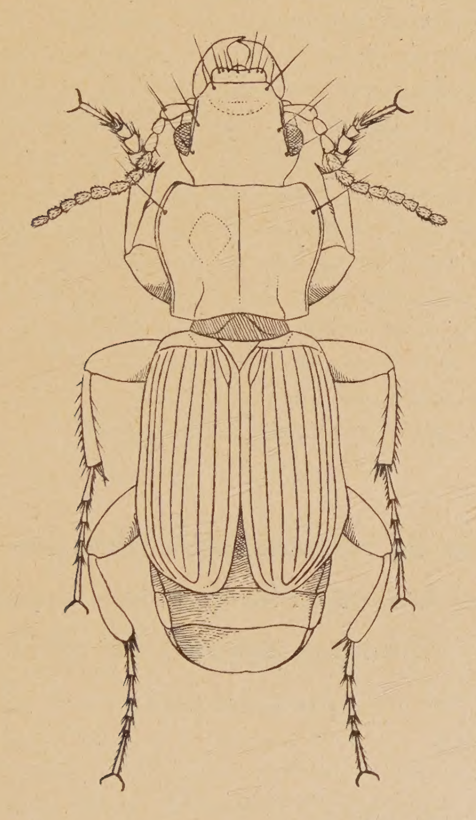
— *Epiparbattia gloriosalis* Car. (p. 359). — LECTOTYPE : 1 ♂, Lienping 16/30 IV (espèce TYPE du genre) (genitalia ♂, prép. P. Viette n° 3389).

L'importante collection de Lépidoptères paléarctiques du Prince Aristide Caradja a été, immédiatement après la guerre mondiale n° 2 et quelques années avant sa mort, « déposée » au Musée de Bucarest (Muzeul de Istorie Naturală).

Un Pterostichus cristatus s. sp. cantaber Chaudo affecté de brachélytrie

par J. MATEU

A la suite de l'article de mon ami et collègue M. PUISSÉGUR et de M. THÉROND à propos de deux Carabes brachélytres paru il y a quelque temps dans notre Revue (t. X, n° 2-3, 1954, pp. 34-36), j'ai cru intéressant de publier à mon tour une note sur un exemplaire



mâle du *Pterostichus cristatus* s. sp. *cantaber* Chaud., capturé par moi-même en octobre de 1948 dans le pays basque et qui présente aussi une brachélytrie semblable, bilatérale et presque symétrique.

L'exemplaire en question provient de la Sierra del Aralar (province du Guipuzcoa) où il fut récolté à l'entrée d'une grotte en compagnie d'autres exemplaires tout à fait normaux.

Insecte légèrement immature ; taille normale mais un peu plus large. Mandibules robustes, la « terebra » plus longue et anguleuse — surtout la gauche —, moins régulièrement courbé à la pointe. La tête dans l'ensemble est plus forte et les yeux aussi plus développés que dans les exemplaires normaux.

Palpes également conformés ; antennes très courtes n'arrivant pas à la base du pronotum, les articles courts et larges. (Dans les exemplaires normaux les antennes dépassent la striole scutellaire).

Pronotum seulement plus transverse, froissé du côté gauche.

Elytres de 5 mm de longueur (7-7,5 mm dans les exemplaires normaux) faiblement sinués sur les bords, laissant à découvert les 6e, 7e et 8e tergites visibles, soit en réalité les 7, 8, et 9e tergites. Bien que la brachélytrie soit bilatérale, l'élytre droit présente avant la sinuosité apicale un saillant assez fort à la suite de la prolongation en dehors du rebord marginal. Sculpture normale. La déhiscence commence au premier tiers de la longueur des élytres. Les deux premiers intervalles sont très déprimés au long de la suture dans leur tiers apical.

Les pattes sont atrophiées, les fémurs, spécialement les antérieurs et postérieurs, sont très renflés, les tibias plus courts, surtout les métatibias qui sont très arqués. Le tibia gauche est encore plus déformé. Les tarses postérieurs sont aussi plus courts.

Le genitalia, quoique immature, est normal.

Difficultés de nomenclature chez les Aranéides
XV - Les cas Phaulothrix - Leptothrix
XVI - Thomisus onustus ou albus

par Pierre BONNET

Phaulothrix = Leptothrix.

BERTKAU (*in* FÖRSTER et BERTKAU, 1883, pp. 216, 227) propose le terme *Phaulothrix* pour le *Leptothrix* Menge, nom præoc., mais il ne dit pas quel est l'animal qui se nomme déjà ainsi, ni le groupe auquel il appartient. Or, dans le « Nomenclator Zoologicus » de NEAVE (1939, II, p. 921) on ne voit pas trace de cet état de choses,

le *Leptothrix* de MENGE étant le premier de ce nom. Toutefois, j'ai relevé dans un travail antérieur de BERTKAU (1880 b, p. 308) une note indiquant pour le *Leptothrix* de MENGE « qu'il existe déjà un vieux genre d'Algue de ce nom ».

Ce cas relève alors de l'article premier de nos Règles de nomenclature qui prévoit « *que la Nomenclature zoologique est indépendante de la Nomenclature botanique, en ce sens qu'un nom d'animal ne peut être rejeté pour ce seul motif qu'il est identique à un nom de plante* ». D'après ce texte, le *Leptothrix* de MENGE a donc pleinement le droit de subsister et BERTKAU n'avait pas à le remplacer par un autre terme.

On ne peut cependant accuser l'auteur allemand d'avoir méconnu en 1880-1883 les Règles internationales de nomenclature qui, en effet, ne furent édictées qu'en 1889-1892 ; il n'y a donc pas faute de sa part. Mais faut-il rétablir le terme *Leptothrix* indûment rejeté ? En application stricte de cet article premier que je viens de rappeler et de la loi de priorité, il y aurait lieu de le faire et sans doute plus d'un auteur sera-t-il tenté d'agir ainsi. Je le déconseille cependant en faisant remarquer que depuis soixante-dix ans que *Phaulothrix* est en service, nul n'ayant relevé cette usurpation, il n'y a plus lieu d'en tenir compte ; c'est mon souci constant de ne jamais apporter une perturbation inutile qui me fait appliquer dans ce cas la prescription contre la loi de priorité.

Thomisus onustus ou albus ?

Cette Araignée est une des plus communes ; comme telle, elle a été recensée dès le début de la Nomenclature et différemment nommée. Distinguée par WALCKENAER en 1805 sous le nom de *Thomisus onustus* et ainsi désignée pendant soixante-dix ans, elle a été par la suite identifiée à *l'Aranea alba* de GMELIN, 1789 par THORELL (1875, pp. 43, 44, 95) et PAVESI (1875, pp. 277, 288) et appelée, conséquemment, *Thomisus albus* puisque ce nom avait la priorité.

Aussi, bien que *onustus* ait été employé jusqu'en 1875, un grand nombre d'auteurs, y compris SIMON, ont admis le nouveau terme *albus*. Certains cependant, n'approuvant pas cette identification, ont continué à utiliser *onustus* et SIMON, revenant sur son acceptation de 1884, vient les rejoindre en 1918 en déclarant (p. 51) que l'*Aranea alba* de GMELIN n'a aucun rapport avec le *Thomisus onustus* de WALCKENAER. Il est alors arrivé pour cet animal ce qui se produit

toujours en pareil cas, les auteurs se sont partagés en deux camps : ceux qui adoptant le point de vue THORELL-PAVESI utilisent *albus* et ceux qui partageant l'opinion de SIMON se servent d'*onustus*. De sorte que notre Araignée est maintenant citée sous l'un ou l'autre terme et j'ai relevé 144 citations avec *onustus* et 143 avec *albus !* Il importe de trancher définitivement ce différend.

D'abord, *onustus* et *albus* sont-ils une même espèce ou deux espèces différentes ? Remarquons en premier lieu que THORELL lui-même n'était pas sûr de cette identité et l'on peut s'étonner qu'il ait pu de ce fait proposer un changement de nom. Par ailleurs, un certain nombre d'auteurs ont admis qu'il y avait deux formes (GASPERINI, 1891 ; LEARDI, 1902 ; FRANGANILLO 1910-1917 ; WERNER, 1934), mais par la suite deux d'entre eux ont reconnu qu'il y avait identité (GASPERINI, 1892 ; FRANGANILLO, 1920-1926). Enfin, SIMON, en 1918, affirme que *l'Aranea alba* de GMELIN est différente de *Thomisus onustus*, mais il ne dit pas ce que peut bien être cette *Aranea alba*.

Il reste donc — et il restera sans doute toujours — une indécision dans cette homologation. Je pense alors, pour en finir, qu'il y a lieu d'admettre *alba* comme probablement identique à *onustus* ; ce doute nous permet à la fois de laisser la priorité à *onustus* pour désigner officiellement cette espèce et d'inclure *alba* dans sa synonymie.

Mais, même si nous admettions l'identité de l'*alba* de GMELIN et de l'*onustus* de WALCKENAER, ce n'est pas *Thomisus albus* que l'espèce devrait se nommer par priorité. En effet, cette *Aranea alba* est désignée ainsi par GMELIN en 1789 d'après l'*Aranea* LEPECHIN, 1774, p. 245, t. 20, fig. 1, de Russie ; or cette même Araignée avait été appelée *Aranea cancriformis* onze ans plus tôt par MARTINI et GŒZE (1778, p. 264), si bien que les partisans de l'identité *onustus* = *albus* devraient en toute logique et en application de la loi de priorité qu'ils revendiquent pour *albus*, appeler notre Araignée : *Thomisus cancriformis !*

Quel est, aujourd'hui, l'auteur qui accepterait ce nouveau changement de nom en rétablissant un nom oublié depuis 180 ans ? Il y aurait lieu de faire jouer la prescription pour ne pas rétablir ce *cancriformis* ; logiquement, il faudrait faire de même pour supprimer *albus*.

Pour ces deux raisons (incertitude dans l'identification et prescription pour ne pas ressusciter un nom périmé), il y a lieu de maintenir *onustus* comme seul terme valable pour désigner cette Araignée.

Récolte impromptue de Carabiques dans les Basses-Alpes

par L. MURIAUX

Chacun sait que des vacances entomologiques dignes de ce nom se préparent à l'avance en réunissant le plus possible de renseignements sur les stations connues de la région choisie, et l'itinéraire qui en résulte ne laisse que bien peu de loisirs pour prospecter aux alentours les sommets, les vallées ou les forêts d'où nulle espèce rare n'a encore été signalée.

C'est sur ces données sacro-saintes que nous arrivons en août 1956 dernier dans le Massif Central à la recherche de quelques bonnes raretés minutieusement repérées sur les cartes.

Hélas, les campeurs impénitents que nous sommes doivent fuir en toute hâte devant le déluge qui transforme les chemins en bourbiers et les prairies en marécages.

Un ciel clément nous accueille en Provence intérieure. Mais cette fois plus de programme minuté, ni de « tuyaux » entomologiques à exploiter, il faut vagabonder suivant l'inspiration et chasser à l'aventure...

Après une prospection des bords de la Durance qui nous donne quelques espèces intéressantes (1) (*Emphanes latiplaga* Chaud., *Peryphus distinguendus* Duv., *Pœcilus striato punctatus* Duft.) et l'ascension du Luberon et du Ventoux, pauvres en Carabiques à cette époque, nous plantons nos tentes un soir dans un charmant petit village des Basses-Alpes, Noyers sur Jabron, à une dizaine de Km à l'Ouest de Sisteron.

Le flanc nord de la Montagne de Lure qui nous surplombe est recouvert d'une magnifique forêt de vieux Hêtres qui rappellent singulièrement ceux de la Sainte Baume. Mais l'époque trop tardive ne nous permet pas de pousser plus loin la comparaison... Et pourtant que de trous de sorties dans ces vieux troncs qui doivent permettre à la bonne saison, de belles récoltes aux amateurs de Longicornes... Les terricoles eux-mêmes sont rares, une seule espèce mérite d'être signalée : *Pterostichus metallicus* F., dont la capture ici recule nettement au Sud l'aire de dispersion.

(1) *Cicindela litterata* et *Dyschirius ruficornis* étaient abondants.

Après cette exploration décevante dans ses résultats, un peu de repos s'impose, les bords du Jabron nous attirent par leur fraîcheur contrastant avec les friches calcaires dénudées des pentes.

Ce torrent, affluent de la Durance, est presque à sec en cette fin d'août, de gros blocs tapissent son lit, chose curieuse aucun ripicole ne se cache dessous. Plus loin, à l'aplomb du village, le Jabron a effectué un surcreusement dans le dépôt alluvial d'un affluent, provoquant sur la rive droite à l'exposition nord, la formation de falaises verticales d'une dizaine de mètres de haut constituées par les marnes argileuses enrobant de très nombreux blocs calcaires plus ou moins roulés. Une nappe argileuse plus compacte, serpentant de 1 m 50 à 3 m de la base, rassemble les eaux d'infiltration qui s'écoulent en suintements disséminés le long de la paroi. Quelques coups de piochon dans ces coulées très humides nous prouvent que toute la faune est rassemblée là : Carabiques, Staphylins, Dyticides, etc...

Les bonnes espèces ne manquent pas, parmi d'autres plus communes, le tout formant un peuplement d'une densité rarement observée. Tout à coup, l'apparition inattendue d'un *Duvalius* provoque un regain d'activité des piochons, en trois reprises nous rassemblons neuf individus de cet endogé aux yeux très pigmentés qui semble être une espèce nouvelle. Qu'il me soit permis de renouveler ici mes remerciements à M. le Professeur JEANNEL qui a bien voulu se charger d'étudier cet insecte et de le décrire s'il y a lieu.

Ces quelques chasses dans cette falaise nous ont permis de constater que les Tréchides y sont très strictement localisés, chacun dans leur petit secteur, les *Duvalius* ont été capturés dans une surface d'un mètre carré environ, alors qu'à quelques mètres de là un biotope similaire ne renferme que de nombreux *Trechus quadristriatus* Sch., et un peu plus loin encore, mais cette fois en bas de la falaise au niveau du sol, vit isolée, une colonie de *Thalassophilus longicornis* Sturm.

Par contre, les Bembidions sont à peu près également répartis dans tous les suintements observés, nous y avons capturé les espèces suivantes :

Peryphus Genei specularis Kust.
— *hypocrita* Dej.
— *monticola* Sturm.
— *conformis* Dej.
— *fasciolatus* Duft.
— *Bugnioni* K. Dan.
— *eques* Sturm.
— *decorus* Zenk.

Peryphus scapularis Dej. et var. *oblongus* Dej.
— *Andreæ* F., var. *Bänningeri* Net.
— *italicus* del Monte (*brunneicornis* Dej.)
— *dalmatinus* Dej. var. *latinus* Net.

Synechostictus cribrum J. Duv.
— *ruficornis* Sturm.

Asaphidion caraboides Schr. var. *nebulosum* Rossi.

Et au milieu de ce foisonnement de microcarabiques émerge, de temps à autre, la belle *Nebria psammodes* Rossi.

De retour aux tentes, bien maculés de glaise, nous avons encore la chance de capturer le rare *Carterus calydonicus* Rossi sous des calcaires à Ammonites près de la ferme de M. Clément, Maire de Noyers, que nous remercions encore de sa bienveillante hospitalité.

Cette petite note destinée surtout à inciter nos jeunes Collègues à quitter les sentiers battus, montre qu'il est en France des petits coins superficiellement connus des Entomologistes et où un peu de persévérance permet de belles chasses... voire même l'insecte nouveau...

Terminons enfin en adressant nos remerciements sincères à notre excellent collègue SCHULER, spécialiste en Bembidions, qui a bien voulu contrôler nos déterminations.

La Forêt de Haguenau

par L. SCHULER

Par son étendue, plus de 15.000 hectares, par la diversité des essences qu'elle contient, par la nature de son sol formé d'alluvions de grès vosgiens, la Forêt de Haguenau mérite de retenir l'attention de l'entomologiste sérieux en quête d'une bonne station de chasse.

En réalité, c'est un complexe de forêt ; à côté des secteurs constitués surtout par des arbres à feuilles caduques, il y a les massifs de résineux composés presque uniquement de Pins sylvestres d'introduction assez récente, semble-t-il, qui en forment, soit à l'état pur, soit mêlés à d'autres essences la plus grande partie. On y trouve, à côté des futaies de feuilles, des pinèdes clairsemées, des taillis de jeunes pins, des tourbières, des landes, des sablonières et des carrières.

A cette diversité de végétations correspond tout naturellement une faune très riche en espèces bien que souvent un peu pauvre en individus.

L'introduction du Pin a entraîné avec elle l'apparition de tous les insectes qui lui sont inféodés : *Polyphylla fullo* L., assez rare parce que surtout nocturne, *Chalcophora mariana* Lin. f. typ., *Buprestis octoguttata* L., *Ergates faber* L. et parmi les Homoptères : *Aphrophora corticea* Germ. et *Hæmatoloma dorsatum* Germ. Ce dernier atteint ici sa limite d'extension septentrionale car il n'est pas cité d'Allemagne.

S'il fallait caractériser en quelques mots la faune de la forêt, on pourrait dire qu'elle est vosgienne ; elle se relie d'ailleurs directement à la chaîne principale par les Basses-Vosges. C'est, d'autre part, une faune de transition intermédiaire entre celle de France et d'Allemagne.

En se limitant aux espèces de Carabiques les plus caractéristiques non cités dans la Faune de France du Professeur R. JEANNEL, on y rencontre dans la partie sablonneuse : *Carabus arvensis* Herbst, *Cicindela sylvatica* Lin., *Notiophilus aquaticus* Lin., le plus commun des *Notiophilus* dans la zone la plus sèche ! *Notiophilus hypocrita* Cunt., A. R. Dans les pinèdes, sous les bruyères, citons *Harpalus fuliginosus* Duft., *H. fuscipalpis* Sturm., rares tous les deux, *H. autumnalis* Duft., plus commun au printemps, *Bradycellus ruficollis* Stephen., *Amara tibialis* Payk, *A. spreta* Dej. *Percosia infima* Duft., *Cymindis macularis* Dej.

La découverte de cette dernière espèce, en 1955, qui n'était pas connue de l'Est, a été le point de départ de ces recherches. Capturée péniblement en un seul exemplaire, sous des écorces de Pin, dans une coupe ; elle a été retrouvée cette année, en deux exemplaires, dont un dans une autre bruyère à 12 kilomètres de la première. Cette nouvelle capture laisse supposer qu'elle existe dans toutes les pinèdes de la région. Dans les chemins sablonneux et, moins rare, on rencontre *Masoreus Wetterhalli* Gyll. Comme il vit enterré et qu'il ne circule que rarement à découvert, il faut recourir à des expédients particuliers pour le capturer, toujours en petit nombre. Fait curieux, les *Ophonus* sont rares dans la zone du Pin. *Semiophonus signaticornis* Duft. n'y a été trouvé qu'une seule fois.

Cette brève énumération, incomplète du reste, ne doit pas faire illusion. A l'exception des coupes récentes, parsemées encore d'écorces et de tas d'aiguilles de Pin, où certaines epèces telle que *Argutor angustatus* Duft sont parfois assez communes, les chasses sont généralement un peu pauvres. Il faut prendre de haute lutte, à coups

de pioche, les espèces tapies sous les détritus ou sous les touffes de Bruyères. Autre exemple, *Chalcophora mariana* est certainement très répandu à Haguenau si l'on en juge par les souches de pin criblées de trous de sortie fraîchement creusés et, cependant, l'imago, en été est partout rare. Au cours de plusieurs sorties, échelonnées de mai à juillet, 6 exemplaires seulement ont été capturés par trois chasseurs ! C'est un insecte déconcertant aux mœurs assez différentes de ses congénères du Midi.

De tous ces faits, il résulte que la Forêt de Haguenau est à déconseiller à deux catégories d'entomologistes : à l'écumeur de stations et à l'amateur pressé, le premier, malgré tous ses efforts, n'arrivera pas à en épuiser toutes les richesses, quant au deuxième, il ne les soupçonnera même pas. Il faut en effet explorer avec soin la forêt dès le début de la saison et lui consacrer de nombreuses visites jusqu'à l'automne si l'on veut bien en connaître la faune. En été, à part les Buprestes, elle offre peu de ressources.

Elle est également contre-indiquée au campeur car les moustiques y abondent. On ne peut chasser, de mai à septembre, dans les sous-bois sans être l'objet de leurs attaques répétées. Les taons et parfois des simulies unissent leurs efforts à ceux des premiers en vue de rebuter le chasseur.

L'autre partie de la forêt plantée d'arbres à feuilles caduques et, généralement, plus humide abrite également de bonnes espèces. Fait curieux, en mai, *Melolontha hippocastani* F. y est beaucoup plus abondant que le *M. melolontha* L. et pullule même certaines années. On en cite : *Abax carinatus* Duft., *Amara brunnea* Gyll., *Pœcilus punctulatus* Schaller, *Cetonia speciosissima* Scop., etc...

Les analogies très nettes qui existent entre les faunes des Forêts de Fontainebleau et de Haguenau permettent de supposer que plusieurs autres bonnes espèces signalées dans la première de ces forêts pourront se retrouver dans la seconde qui est bien moins connue. Ainsi des espoirs sérieux sont permis à tous les collègues de bonne volonté qui viendront à Haguenau bien décidés à ne ménager ni leur temps, ni leur peine et à se contenter de résultats satisfaisants en qualité, mais parfois limités en quantité.

Mais, dans cette note, il n'a été question que de carabiques. M. M. Klein, à qui je dois de visiter si commodément la Forêt de Haguenau, pourrait témoigner, en ce qui le concerne, que la faune des Hyménoptères ne le cède en rien en intérêt à celle des Coléoptères. Il y a déjà capturé de nombreuses espèces non encore citées de l'Est. On

lui doit également la découverte du *Buprestis octoguttata* qui n'était signalé que des Vosges. Enfin, je m'en voudrais de ne pas nommer M. Bernhardt, jeune coléoptèriste strasbourgeois, qui nous accompagne et qui a déjà enrichi de plusieurs raretés la liste des Coléoptères d'Alsace.

A propos des Coléoptères carabiques du Maroc (1)

Sous la plume de notre collègue M. ANTOINE, de Casablanca, la première partie de la Faune des Coléoptères carabiques du Maroc (1) est sortie de presse au début de l'année 1956. La deuxième et dernière partie, entièrement rédigée est actuellement à l'impression.

Si l'on songe que le dernier travail descriptif sur les Carabiques de l'Afrique du Nord remonte à BEDEL et qu'il a paru de 1895 à 1914, on conviendra sans peine que la Faune répond à un besoin réel.

Dans les 177 pages que comporte le tome I, M. ANTOINE réussit à bien traiter tous les groupes étudiés par le Pr. JEANNEL dans la première partie de sa Faune sur les Carabiques (n° 39) (2) qui sont, il est vrai, moins nombreux en espèces au Maroc qu'en France. Il conserve la classification suivie par JEANNEL à laquelle il se rallie entièrement, se réservant seulement la faculté d'y apporter, le cas échéant, quelques modifications de détail. Il adopte également les mêmes dispositions typographiques que son prédécesseur. Il en résulte pour l'Auteur et pour ses lecteurs des avantages si évidents qu'il est à peine nécessaire de les indiquer : économie de pages pour le premier et facilité d'emploi pour les seconds qui entrent de plain-pied dans l'ouvrage.

Comme dans la Faune de France, chaque division est introduite par des généralités, suivie de tableaux dichotomiques et terminée par les diagnoses des espèces dans le cas des genres. Les caractères mentionnés dans les tableaux sont bien choisis et suffisants pour conduire sans hésitation au but. Disons tout de suite que la présentation matérielle de l'ouvrage est soignée, claire. La disposition des tableaux, en particulier, est excellente, on ne peut que leur reprocher d'être composés en caractères d'imprimerie un peu plus fins que le texte. Ce léger inconvénient, indépendant de l'Auteur, n'a pu, malgré tous ses efforts, être corrigé.

---

(1) Par M. ANTOINE (1re partie).

L'ouvrage se distingue par un souci évident de netteté et de clarté. Dès le début, un avant-propos, deux vocabulaires, des remarques préliminaires témoignent de cet effort. Notons enfin que, dans toute la mesure du possible, on a réussi à éviter ces erreurs de toute sorte qui font le désespoir du lecteur.

Mais il y a mieux ; les qualités de fond ne le cèdent en rien aux qualités de forme, ce qui ne nous surprend pas car M. ANTOINE est un naturaliste né. A peine adolescent et pendant toute la durée de ses études, il se passionne de Paléontologie et il réunit les matériaux d'une belle collection de fossiles secondaires comportant plus de quatre-vingts espèces nouvelles. Son amour des sciences naturelles le dirige tout naturellement vers le professorat. Nommé à Casablanca, en octobre 1919, en qualité de professeur de Sciences naturelles, au Lycée, il y poursuit toute sa carrière à part une infidélité de quatre ans, qu'il regrette, et pendant laquelle il exerce les fonctions d'Inspecteur des Antiquités préhistoriques.

Pendant les trente-cinq années qu'il a passées au Maroc, il en a parcouru les diverses régions, soit en automobile, en compagnie d'autres entomologistes, soit seul, dans les montagnes, à pied et à dos de mulet, pour en étudier la faune encore mal connue à cette époque. Heureux temps où les ennemis les plus redoutables du naturaliste étaient les poux et les puces des hôtes qui l'hébergeaient. Ces explorations se sont soldées par la découverte de nombreuses espèces nouvelles et par une meilleure connaissance de la faune marocaine.

Du naturaliste, il a la curiosité toujours en éveil ; il veut tout voir par lui-même, tout comprendre et, encore davantage, éviter l'erreur. Pour lui, la vérité est le but supérieur à atteindre, il la doit à chacun et plus encore à ses amis.

C'est tous ces traits de caractère que nous retrouverons dans sa faune. Dès les premières pages, il adopte une règle sûre en vue d'éviter les erreurs taxonomiques. Elle se traduit par des Remarques préliminaires sur les « phases » (1). Au risque de déformer cette notion, je la résume ainsi : Les modifications de structure qui surviennent au cours des âges chez les différents rameaux d'une même lignée s'accomplissent par étapes, dans le même sens, mais rarement au même rythme. Il peut en résulter, d'un rameau à l'autre, dans certains organes un décalage, une différence de phase. C'est à ces étapes que M. ANTOINE donne le nom de phases. On les observe, identiques, dans des

(1) Le terme de phase prête un peu à équivoque ; alors que, pour l'astronome et pour le physicien, il implique une idée de périodicité, de reversibilité, ici, au contraire, il correspond à une modification fortuite et, sans doute irréversible.

phylums distincts. Il importe donc de ne pas confondre ces phases avec des caractères superspécifiques bien établis. Cette notion, que l'Auteur a empruntée à la Paléontologie, constitue sans doute la partie la plus originale de la Faune. Elle en est l'idée directrice. Entre ses mains, c'est une sorte de fil d'Ariane qui lui permet de surmonter toutes les difficultés. Un cas concret qui a retenu son attention et qui, à son insu, m'a beaucoup embarrassé, illustrera ces notions arides : Il existe au Maroc et en France un *Peryphus* curieux, *siculus* Dejean. Cette espèce est très voisine du *P. decorus* Zenker et présente avec lui des affinités si évidentes que ces deux formes sont restées longtemps confondues chez nous. Par contre, l'armature copulatrice de leur sac interne diffère nettement. Elle présente, en effet, chez *siculus* Dej. la particularité très nette de posséder un long flagelle, fin et délié, alors que chez *decorus* Zenk. cet organe n'existe qu'à l'état de bâton, court et épais. Tout naturellement, on serait tenté, malgré l'existence des caractères communs, d'isoler ces deux espèces dans des groupes distincts. Tel n'est pas l'avis de M. ANTOINE qui les range avec une troisième espèce marocaine dans un sous-genre particulier *Ocydromus* s. str. Il considère que chez *siculus* Dej. l'armature est en pleine évolution et que le flagelle, qui se retrouve du reste chez des espèces différentes, correspond à une phase. On ne saurait, d'après lui, baser une classification sur une telle particularité.

Ainsi l'Auteur amorce une réaction contre l'interprétation abusive fondée parfois sur l'examen des organes copulateurs. Il utilise cette notion de phase tout au long de la Faune et plus particulièrement dans l'étude des deux anciens genres *Bembidion* Latreille et *Cicindela* Linné qui ont été l'objet de travaux très poussés de la part de R. JEANNEL, pour le premier, et du Dr RIVALIER pour le second. Dans tous ces cas, il apporte des idées personnelles et pertinentes dans le détail desquelles nous ne pouvons entrer ici.

Bien entendu, il n'existe dans l'esprit de M. ANTOINE aucune méfiance à l'égard des caractères tirés des organes copulateurs ; au contraire, il les a soigneusement étudiés et il a même redressé des erreurs commises par NETOLITZKY dans ses tableaux [3] sur la filiation de certaines espèces marocaines (*Peryphus maroccanus*) Antoine, en particulier. Rassurons les lecteurs éventuels de la Faune, il utilise judicieusement ces caractères, mais n'en abuse pas. Il ne recourt que rarement à eux dans les tableaux dichotomiques.

Ses randonnées à travers le Maroc lui ont ont permis de donner libre cours à son esprit d'observation. Aussi, les indications de sa Faune sur l'habitat et sur la répartition géographique des espèces tranchent

par leur précision sur la banalité de celles que l'amateur rencontre trop souvent dans les ouvrages semblables.

En résumé, toutes ces qualités réunies font de la Faune des Carabiques du Maroc un excellent ouvrage, original et complet, qui s'inscrit honorablement dans la lignée des ouvrages similaires du Pr JEANNEL et qui ne les dépare en rien. Aussi tous les entomologistes qui s'intéressent aux Carabiques de l'Afrique du Nord se doivent de le posséder ; ils en retireront un profit certain.

Aux autres et plus spécialement à tous ceux qui s'intéressent autant à la recherche des idées qu'à la recherche des Carabiques, on ne saurait trop conseiller la lecture de cette Faune. Ils y trouveront matière à réflexion en même temps qu'elle ravivera en eux le goût du travail bien fait.

L. SCHULER.

BIBLIOGRAPHIE

1 M. ANTOINE. — Coléoptères carabiques du Maroc (1re Partie), 1955. Editions Larose, 11, rue Victor-Cousin, Paris (Ve). Institut Scientifique chérifien, Avenue Biarney, Rabat. (Mémoires de la Société des Sciences Naturelles et Physiques du Maroc — Zoologie).

2 R. JEANNEL. — Faune de France. Vol. 39 — Coléoptères carabiques, 1941.

3 F. NETOLITZKY. — Bestimmungs — Tabellen der Bembidion-Arten des paläarktischen Gebietes, *Koleop Rdsch.*, *Vienne*, 1942-1943.